



HAL
open science

Quand l'homme est battu par la femme : réflexions psychanalytiques sur l'inversion des pôles de violence de genre dans le couple

Jean-Baptiste Marchand, Elise Pelladeau

► To cite this version:

Jean-Baptiste Marchand, Elise Pelladeau. Quand l'homme est battu par la femme : réflexions psychanalytiques sur l'inversion des pôles de violence de genre dans le couple. *L'Évolution Psychiatrique*, 2018, 83 (4), pp.613-625. 10.1016/j.evopsy.2018.04.007 . hal-03211151

HAL Id: hal-03211151

<https://hal.science/hal-03211151v1>

Submitted on 18 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand l'homme est battu par la femme : réflexions psychanalytiques sur l'inversion des pôles de violence de genre dans le couple

Jean-Baptiste Marchand, Elise Pelladeau

1. Introduction

Les violences conjugales ont fait l'objet de plusieurs travaux en psychologie clinique et psychopathologie [1], [2], [3], [4], [5], [6], [7]. Les apports récents de la clinique psychanalytique à ce sujet sont en faveur d'une métapsychologie dynamique en réaction aux « interprétations psychanalytiques – antérieures – en faveur d'une position masochiste féminine essentialisée, ou d'une lecture réduite du phallus » ([3], p. 33). Questionner la violence dans le couple, c'est évidemment se confronter à la question du rapport entre les sexes, voire même, et surtout, aux rapports de genre. Les travaux de Butler [8] en faveur d'une mélancolie de genre ont d'ailleurs permis de déployer une nouvelle lecture de la violence : quand l'autre, pris dans « une fonction sociale, sexuée et sexuelle différente de celle du partenaire, donne à voir ce sur quoi porte le deuil impossible de la sexualité » ([3], p. 31).

Toutefois, si les travaux explorant les soubassements dynamiques des violences conjugales sont relativement récents en psychanalyse comme en attestent les recherches précédemment citées, force est de constater que les données cliniques se font encore plus rares quand les pôles de la violence de genre sont inversés, c'est-à-dire quand la femme violente l'homme. Pourtant, comme le rappelle de Neuter, « l'Étude Nationale sur les homicides conjugaux [indiquait] qu'en 2008, une femme était morte tous les deux jours sous les coups de son compagnon » ; mais aussi que de manière tout de même significative – malgré une fréquence bien moins importante – « un homme était mort tous les treize jours sous les coups de sa compagne » ([2], p. 113). Or, si l'interprétation psychanalytique classique en faveur de la bisexualité psychique nous objecterait l'idée que cette inversion des rôles n'infléchit en rien les mouvements économique-dynamiques rencontrés dans le couple, le bain sociopolitique des Études de genre nous oblige à pousser plus en avant notre réflexion pour questionner leurs retentissements jusque dans l'extrême intime du couple et de l'espace analytique.

Ainsi, après une présentation et un questionnement sur l'utilisation du concept de genre dans la clinique des violences dans le couple, nous tenterons – à partir du cas de Sonia, patiente suivie à sa demande en thérapie psychanalytique depuis trois ans, suite à des violences (physiques et psychologiques) répétées à l'encontre son conjoint – de dégager la complexité du lien à l'autre, à l'aune de sa réédition dans le transfert. Nous questionnerons l'objet d'adresse de ses mouvements violents infiltrés d'une culpabilité en lien avec la relation d'attachement primaire et le processus de mélancolie de genre qui y prend place (selon les termes de Butler [8]). Nous mettrons ces apports en perspective de la situation anthropologique fondamentale et de l'organisation de la triade sexe–genre–sexuel (selon ceux de Laplanche [9]). Ensuite, partant des énigmes que Sonia intromettait dans son lien psychothérapeutique et de nos impressions contre-transférentielles, nous questionnerons alors les destins et l'objet de « la perversion comme forme érotique de la haine » [10] que nous mettrons en perspective de la troisième topique de Dejours et des desseins compulsifs de l'inconscient amentel [11]. Enfin, toujours en appui sur les éléments cliniques présentés, nous discuterons les destins des mouvements pulsifs de Sonia, en perspective d'une potentielle dérive du refus du féminin [12], comme nous avons eu l'occasion de l'exposer auparavant à propos d'un autre cas¹.

2. Sur le genre et son utilisation à propos des violences dans le couple

Bien que son usage au quotidien soit de plus en plus courant, le genre reste un concept plus difficile à définir et à circonscrire qu'il n'y paraît, et son maniement nécessite une grande précaution. En effet, depuis sa première utilisation dans les années 1950 par le psychologue–sexologue américain J. Money, la définition du genre a subi des modifications allant jusqu'à lui faire prendre des sens très différents (voire contradictoires, [13]). Selon Money et al., « le terme de rôle de genre, [désigne] tout ce qu'une personne dit ou fait pour rendre public qu'elle a soit le statut de garçon ou homme, soit celui de fille ou femme... » ([14], p. 235). Pour cet auteur, il s'agit par ce terme de distinguer clairement le sexe organique inné, des rôles masculins et féminins qui relèvent du psychosocial acquis par l'apprentissage. Le genre renvoie ici au rapport du sujet à son identité personnelle et subjective. C'est sur cette définition du concept que le psychanalyste Stoller [15] va s'appuyer pour proposer des premières réflexions et développements théoriques sur le genre et l'identité de genre en psychanalyse (notamment, sa conception de la perversion en tant que forme érotique de la haine).

Dans les années 1970, le genre a été repris (voire transposé) par Oakley [16] en sciences politiques, et plus particulièrement au sein des mouvements féministes. Toutefois, alors qu'il y rencontre un certain « succès » et des nouveaux développements, son sens va aussi être légèrement modifié par cette perspective, légère différence qui va s'accroître au cours des années pour devenir plus tard un véritable décalage. En effet, dans cette nouvelle perspective, le genre est redéfini pour analyser et parfois dénoncer, ce qui relève du culturel et du non-naturel. Il vient s'opposer aux approches essentialiste et naturaliste des statuts sociaux des hommes et des femmes. Ainsi, l'historienne féministe, Scott le (re)définira comme étant un « élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, [...] et une façon première de signifier des rapports de pouvoir » [17]. Par rapport à la définition de Money et al., le genre devient ici un objet de remise en question et de déconstruction de la différence des sexes, au niveau non plus personnel et subjectif, mais collectif, celui des rapports sociaux homme/femme.

Pour tenter une synthèse de ces deux définitions du genre qui ont tendance à s'ignorer, nous suggérons en référence à Laufer et Scott Joan [18] de concevoir le genre comme « un outil méthodologique ». Toutefois, là où cet auteur arrête sa proposition aux faits et rapports sociaux, nous proposons qu'il s'agisse d'un outil méthodologique permettant de nouvelles perspectives d'analyse et de déconstruction de la différence des sexes et ce, au niveau de l'identité personnelle et subjective (en référence à Money [14] et Stoller [15]) et au niveau des faits et rapports sociaux et culturels (en référence à l'approche sociopolitique). Dans le cas de la clinique des violences de genre qui intéresse cet article, cette proposition d'une définition tentant de regrouper les deux définitions principales psychosociale et sociopolitique du genre prend d'autant plus son sens que les violences de genre sont à situer à l'entre-deux, à l'interface, de cette double définition du genre. Les violences de genre questionnent le rapport du sujet à son genre, à l'autre genre et au genre de l'autre. Elles se situent au carrefour du socioculturel, du corporel et de l'intrapsychique. Actuellement, plusieurs réflexions, développements et modèles proposent de rendre compte de l'ontogenèse, de l'instauration, et de la perpétuation du genre et des normes qu'il impose – succinctement et de manière non exhaustive : Butler [8] et la mélancolie de genre induite par l'influence du politique sur la formation du psychique, dans la relation d'homo-attachement mère–bébé dont résulte une perte du corps érogène du fait de la transmission d'un tabou (politique) de l'homosexualité ; ou encore la proposition de Laplanche [9] d'une précession du genre sur le sexué et la castration, dans la transmission par

l'entourage adulte de messages introduits à l'enfant lors de la séduction généralisée. Force est de constater alors que peu de modèles (en tout cas, psychanalytiques) ont tenté de rendre compte directement des relations et infiltrations de la haine et de la violence au sein des rapports de genre.

Concernant les violences dans les couples, il est possible de s'intéresser à la proposition relativement ancienne de Stoller [10] qui postule l'idée que le genre serait à la base de l'acte pervers qui pour sa part est conçu comme une érotisation de la haine. Pour cet auteur, l'acte pervers correspond à un fantasme agi de vengeance visant à retourner en son contraire une humiliation précoce subie se rapportant au genre, véritable traumatisme narcissique que le sujet tente par l'acte pervers de renverser en victoire triomphante. Pour rappel selon Freud [19], la haine ne se réduirait pas à « un simple » renversement en son contraire de l'amour. Elle lui serait antérieure et aurait son propre développement distinct de ce dernier. Elle correspondrait aux réactions de refus primordial par le Moi narcissique, en lien avec les pulsions partielles d'autoconservation, face aux sensations de déplaisir suscitées par les objets. Elle découlerait des frustrations, des satisfactions sexuelles et des besoins d'autoconservation. En cela, la haine serait l'expression au niveau sentimental du refus de la différence et du désir d'emprise sur l'objet. Reprenant en partie l'hypothèse de Stoller [10], nous questionnons donc ici l'idée que les violences dans le couple seraient en lien avec des violences de genre qui auraient pour origine une haine primitive latente de l'objet auquel il refuse sa différence. Le passage à l'acte apparaîtrait alors lorsque la frustration dans la relation à l'autre viendrait rappeler le traumatisme infantile et le refus de la différence d'avec l'objet, suscitant un embrasement de cette haine primitive.

3. La rencontre avec Sonia

Afin d'explorer ces questionnements ainsi que notre hypothèse théorique, nous allons maintenant aborder le cas de Sonia, patiente elle-même auteur de violences sur son compagnon.

Sonia nous consulte pour la première fois sur les conseils de son médecin traitant car elle se plaint de crises d'angoisse répétées depuis que son compagnon s'est absenté pour des raisons professionnelles. Cette femme d'une quarantaine d'années occupe un poste à responsabilités dans une grande entreprise. Son aisance verbale et sa prestance contrastent avec l'ampleur des crises d'angoisse qu'elle décrit. Très rapidement, elle associe ce ressenti avec le départ de son compagnon, absence provisoire qui était pourtant prévue depuis plusieurs mois et à laquelle tous deux avaient pu se préparer. Elle décrit alors une sorte de vide interne : « comme s'il n'y avait plus rien, [si ce n'est] une horrible sensation de vouloir en finir ». Paradoxalement, Sonia semble avoir une vie amicale et sociale particulièrement riche et parsemée de figures stables à travers les années, figures qui semblent faire l'objet d'un réel investissement libidinal. Au fur et à mesure des séances, nous comprenons que les désirs de mort de Sonia en l'absence de Jérôme – son compagnon – n'ont d'égal que l'intensité de son éprouvé culpabilisé. En effet, après quelques semaines de suivi, Sonia nous précise que l'absence de Jérôme scelle – dans sa représentation – l'idée de sa disparition : « comme si ma violence avait réussi à le faire disparaître, sans que je le veuille ».

Pour la première fois, Sonia évoque « sa violence », nous poussant alors à questionner ce qu'elle entend par là. Elle nous précise timidement qu'elle « se conduit mal » depuis des années, sans qu'elle ne parvienne à en comprendre le sens. Elle décrit une dualité entre ce qu'elle désire et ce qu'elle agit : « Quand je le violente, je le regrette tout de suite. Je vois de la

tristesse dans ses yeux. Il a mal. J'ai mal. Mais c'est plus fort que moi. Il faut que j'aïlle au bout, et ça se termine systématiquement en crise ». Quand elle évoque ces quelques mots en séance, Sonia suffoque d'angoisse et se saisit machinalement d'un sac en papier qu'elle tenait à proximité pour respirer et tenter de s'apaiser. Sur le plan contre-transférentiel, nous avons à cet instant de grandes difficultés à nous représenter le sens des propos de Sonia, comme de ce qu'elle nomme « sa » violence. Loin de nous l'idée de nous représenter, que notre patiente – qui plus est de si petite taille – puisse violenter son compagnon de vie. L'absence de représentation possible persiste pendant que le temps de la séance se déploie, nous plaçant alors dans une perplexité contre-transférentielle proche de la sidération, et nous questionnant alors sur le retournement pulsionnel à l'œuvre entre notre impossible représentation et ce que nous sentons de la déchirure subjective de Sonia proche du clivage au moi décrit par Roussillon [20]. Le clivage au moi désigne une apposition entre une partie du moi représentée et éprouvée et une partie non constituée dans la psyché. Cette relation transférentielle est alors marquée par ce retournement plutôt que fondée sur un déplacement en référence à l'autre type de transfert du même nom décrit par Roussillon [20], à savoir par un dépôt des éprouvés du sujet qui transmettrait à l'objet les mouvements pulsionnels qu'il ne pourrait traiter. Devenus au sein de celle-ci, le réceptacle des angoisses de Sonia, nous nous sentons alors en difficultés tant cette violence « dite » dans l'espace thérapeutique attaque présentement nos possibilités de liaison entre affect et représentation. La résurgence de ces angoisses comme de la culpabilité de Sonia en réaction au départ de Jérôme, ne sont pas sans nous faire penser à une sorte de transposition au féminin des travaux de Neuter [2] sur l'angoisse d'abandon et les violences masculines qui proposent l'hypothèse que cette angoisse pourrait déterminer différentes formes de violences conjugales. En effet, si dans un premier temps, penser la violence comme son adresse semble impensable, c'est sous le prisme de l'angoisse que vont être posées les premières pierres du travail associatif de notre patiente.

4. Angoisse et traumatismes infantiles en cascades

Sonia multiplie les crises d'angoisse jusqu'à son lieu de travail. Seules ses séances semblent faire office de structure encadrante et lui permettent de déployer quelques représentations associées à cet affect qu'elle décrit comme « dévorant ». Ici, nous entendons le concept de « structure encadrante » tel que défini par Green [21], à savoir comme résultant de l'intériorisation du cadre maternel grâce au mécanisme de l'hallucination négative de la mère, réédité ici dans et hors du temps de la séance : « La mère est prise dans le cadre vide de l'hallucination négative et devient structure encadrante pour le sujet lui-même. Le sujet s'édifie là où l'investiture de l'objet a été consacrée au lieu de son investissement » ([21], p. 139).

C'est ainsi que les souvenirs d'enfance de Sonia côtoient ce qu'elle nous dépose de sa propre violence et des motifs l'ayant conduit à nous consulter la première fois. « En fait, c'était un soir. On avait bu avec Jérôme pour fêter sa promotion et nous avons invité quelques amis. Comme d'habitude, il n'y en avait que pour lui. Les filles, les garçons, tout le monde lui parle. Il est à l'aise et moi, je suis transparente. Rien que d'y penser ça m'énerve (elle serre les dents). J'aurais envie de lui enfoncer mes ongles dans la peau quand c'est comme ça. » Quand nous lui demandons ce qui est insupportable pour elle dans cette scène, elle répond immédiatement « qu'il m'efface, comme les autres. ».

Sonia décrit alors le départ tardif de ses amis, départ qu'elle attendait depuis plusieurs heures « pour pouvoir enfin lui régler son compte », puis l'éclat d'une dispute violente l'ayant alors conduite à griffer, humilier et frapper Jérôme, jusqu'à ce qu'il se barricade dans la salle

de bain. « C'est terrible car dans ces moments-là, je me vois faire. Je suis comme une spectatrice impuissante de ce qu'il se passe. Exactement comme ce qu'il se passait avec mon hystérique de mère. C'est sa détresse qui finit par me faire plier, alors que ma mère, elle ne pliait jamais. » En effet, Sonia convoque en entretien des souvenirs d'une rare violence. Elle décrit une famille quasiment « muette » où rien ne circulait, si ce n'est des hurlements soudains et clastiques de temps en temps, toujours imprévisibles. « Il y avait deux sortes de cris à la maison : ceux de ma mère en colère contre moi, plus rarement contre mon père ; et ceux de ma mère satisfaite par mon père. C'était plus rare, mais c'était horrible. » À cet instant, Sonia rougit, gênée, avant d'éclater en sanglot. « Je ne pouvais pas entendre ça. C'était bruyant. C'était visible. C'était insupportable. » Ici, la scène primitive nous apparaît tellement saillante qu'elle induit des manifestations bruyantes de la part de Sonia plissant les yeux avec force et secouant la tête de gauche à droite. Le concept de scène primitive a été proposé par Freud à propos de l'analyse de l'Homme aux loups [22]. Comme le rappellent Bertrand et Papageorgiou [23], Laplanche et Pontalis [24] soulignent l'apparition des Urszenen (scènes originaires) très tôt dans l'œuvre de Freud pour désigner des expériences infantiles traumatisantes organisées en scénarios et scènes qui ne sont pas forcément des scènes de coït parental. Le souvenir de Sonia semble résonner encore aujourd'hui de façon effrante, nous conduisant alors à nous intéresser au potentiel traumatique réactivé en séance. Tout semble se passer comme si, sur le plan économique-dynamique, il ne pouvait y avoir qu'effraction incestuelle [25] évoquant directement les effets du trauma. Nous proposons l'idée que cette onde de choc traumatique soit le fruit d'une intromission perceptuelle dans le psychisme du sujet en proie à la fulgurance de sa passivité, sans réelle représentance de représentation pour reprendre les termes de Freud dans son texte sur l'inconscient [26]. À propos du traumatisme de la névrose traumatique, Oppenheim² considérait l'effroi comme un ébranlement psychique ou affectif tellement intense, qu'il en résulte une altération psychique durable. Dans une perspective psychanalytique plus actuelle, sur la figure du traumatisme, Bokanowski [29] décrit l'effroi comme étant en relation avec une poussée pulsionnelle pour laquelle il n'y aurait pas d'issue (ni interne, ni externe). Ainsi, l'effroi s'inscrirait dans un temps pendant lequel le sujet est subitement débordé par une force externe très violente.

Au cours des séances, Sonia continue de dérouler son fil associatif entre pleurs et angoisse. Elle nous explique que le soir de son cinquième anniversaire, désespérée que sa mère n'ait pas pris le temps de passer quelques minutes avec elle, elle s'est défenestrée : « Je faisais tout pour attirer l'attention de ma mère, qu'elle réagisse, qu'elle me parle... Du coup, j'étais insupportable. Je sais. Je voulais faire du mal et je faisais du mal, aux autres comme à moi. » Puis, elle éclate d'un rire parcouru de sanglot : « C'est pathétique. On était au premier étage. Je me suis juste faite engueuler, une fois de plus. » C'est à partir de ces propos que nous pouvons peut-être lire comme une tentative désespérée de la part de Sonia de revivre une position abandonnique centrale endossée cette fois-ci de façon active vis-à-vis d'un substitut d'objet primaire, que se répètera l'emprise sur une situation agonistique manifestement répétée durant sa première enfance. Ces éléments ne sont pas sans nous rappeler les théorisations relatives à la clinique de l'agir, conceptualisant le passage à l'acte comme une modalité défensive de traitement de l'angoisse [30], [31]. Au regard du récit de Sonia, nous pouvons alors nous questionner sur les destins de ce vécu de passivité primaire, au regard des apports des théories freudiennes. En effet, comme le rappellent Bertrand et Papageorgiou [23], la scène primitive d'abord étudiée dans le cas de l'Homme aux Loups, se fait le support de l'angoisse de castration comme d'une théorie sexuelle infantile, notamment à propos du coït anal. Or, cette figuration n'entrave pas l'effraction du traumatique qui sidère le psychisme de l'enfant dès lors comme « fendu en éclat » ([23], p. 966).

5. De la sidération vers des mouvements défensifs

Au fil de son suivi psychothérapeutique, Sonia attaque de plus en plus le temps et l'espace des séances. Elle arrive souvent très en retard sans rien en dire, se montre plus agressive, critique ouvertement le cadre qui lui est proposé, tout en s'y accrochant farouchement. L'image ambivalente qu'elle nous tend n'est pas sans résonner avec notre impossibilité première de nous représenter notre patiente au-delà de la déchirure subjective (précédemment évoquée) qu'elle nous déposait dans les tous premiers temps du suivi. Témoin passif des mouvements tendres et agressifs que Sonia vit et nous fait vivre en entretien, nous vivons l'imprévisible éprouvé de terreur de celui qui lui fait face. Dans ces moments-là, le visage poupin de Sonia se déforme de colère : Elle « attaque, vise et pique » pour reprendre ses propres termes. Nous nous sentons alors directement en proie à ce que nous pourrions identifier comme des mouvements agressifs ciblés visant notre souffrance, pour un fonctionnement transitoirement proche du sadisme. À ce propos, notons que jusqu'en 1920, avant que Freud ne propose sa seconde théorie des pulsions, les positions théoriques relatives au moi sont contradictoires. En effet, si les pulsions sexuelles et les pulsions du moi sont opposées, Fialte [32] rappelle que les pulsions du moi sont dotées d'emprise et de haine. Cette pulsion d'emprise serait alors une pulsion non sexuelle qui ne s'unirait que secondairement à la sexualité dont le but serait de dominer l'objet par la force. Ainsi, face à la reviviscence des souvenirs traumatiques de Sonia, nous posons l'hypothèse que notre muselage ne soit que le pendant de la réédition active du vécu passif d'effroi subi à maintes reprises dans la relation à l'objet primaire. Nous nous sentons en proie à des représentations confuses, gelant transitoirement notre pensée dans une intenable imprévisibilité qui ne semble avoir d'écho que celle de Sonia et de sa propre mère. Quand nous lui tendons cette proposition associative en séance, Sonia ajoute : « Je ne supporte pas de vous faire vivre ça. Et je sais que c'est un peu facile, mais je pense que je recherche cet état de mal, pour éprouver quelque chose qui aurait du sens. Même s'il n'y a que moi qui en voit le sens. » Ici, nous retrouvons bien évidemment les apports de Freud [33] dans les Trois Essais sur le Théorie de la sexualité. L'auteur mentionne que sadisme et masochisme occuperaient un rôle majeur au sein de la théorisation des perversions, puisque l'antagonisme activité/passivité serait à la fois le fondement de ces tendances tout en intégrant les caractéristiques générales de la vie sexuelle. Dans la dernière théorie des pulsions, Freud [34] mentionne la nécessité de distinguer qualitativement « sadisme originaire » et « masochisme primaire ». Les attaques liées au sadisme originaire émaneraient des pulsions de vie à savoir le narcissisme. Ce qui survivrait à ces attaques et qui n'aurait pas été extériorisé via une quelconque agressivité objectale, resterait dans le moi du sujet, potentialisant un certain résidu mortifère susceptible de s'actualiser via des tendances autodestructrices : le masochisme primaire. À ce sujet, Green [35] rappelle que c'est très justement l'étroite intrication entre pulsion de mort et « fonction sexuelle » (comme potentielle pulsion de vie) qui donnerait naissance au masochisme originaire (primaire), lui-même décomposable en plusieurs formes : érogène, féminin et moral. En revanche, le sadisme projeté à l'extérieur et ultérieurement introjecté pourrait se lire comme une régression à une situation antérieure, appelé « masochisme secondaire » [34]. Ainsi, la violence que Sonia nous fait vivre en séance résonne à triple titre : tant dans son rôle actuel de bourreau-actif de Jérôme, que dans le mouvement masochiste et son après-coup infiltré de culpabilité en réaction directe à la polarité passive des premières relations avec cette « mère » qu'elle nomme elle-même un « mystère insondable ». Cet « insondable » nous semble résonner particulièrement dans la sphère transférentielle. S'il ne nous est évidemment pas possible de dessiner des pistes d'analyse de notre propre contre-transfert par essence inconscient, il n'en demeure pas moins que le trouble préconscient-conscient qui nous anime en séance nous questionne sur les processus identificatoires alors à l'œuvre entre

les mouvements agressifs et sensuels que déploie Sonia. Le contournement de l'agressivité ne pourrait alors se faire que par le recours au percept sensuel dans l'espace thérapeutique, brouillant toute représentation de la mère de Sonia, et bien évidemment toute représentation de notre propre place dans l'économie psychique de notre patiente. Sonia porte un parfum toujours très prononcé, comme fraîchement vaporisé et qui enrobe alors ses attaques sadiques d'une douce note fleurie, embaumant tout l'espace de travail. Appuyant sans cesse sur notre bisexualité psychique à l'œuvre dans le transfert, Sonia allie imprévisibilité et sensualité dans un registre angoissant. Nous nous questionnons alors sur les mouvements identificatoires à l'œuvre en séance, en proie à ce que nous pourrions nommer une forme d'homosensualité inscrite dans le transfert homosexuel féminin que décrivait G. Diatkine [36].

6. De l'énigme à l'impossible sens

À ce stade de son suivi, Sonia ne supporte plus nos remarques associatives. Les quelques mots que nous prononcions lui semblent insupportables. Elle souffle, lève les yeux au ciel, nous mettant alors en situation prudente de guet perpétuel de ses réactions faciales, comme si nous tentions de déchiffrer l'impossible : sa mimique suivante. Nous observons son potentiel mouvement thymique, qu'il soit doux ou colérique puisque au-delà de la nature des humeurs convoquées, c'est l'effet même d'imprévisible contraste qui impose la violence. Nous nous sentons une fois de plus muselés dans le transfert, nous interrogeant sur les destins de notre silence « forcé », ou plus précisément sur notre lutte contre notre silence forcé qui finalement nous fait parler plus que de coutume, ce qui n'est pas sans nous rappeler les apports de Aulagnier [37] sur la violence de l'interprétation : entre violence nécessaire pour ouvrir de nouveaux espaces de pensée, et violence excessive, traumatique, qui empêche de penser. À ce propos, Joubert [38] nous rappelle que la distinction opérée par Aulagnier [37] renvoie à la structuration du psychisme du patient et à ses capacités à métaboliser l'excitation dans un système de représentations et de pensées. En cela, le travail psychanalytique devrait « se situer au plus juste des capacités d'élaboration [du] patient, en se maintenant sur ce vertex, cette ligne de crête, entre violence nécessaire et violence traumatique. Car il faut qu'un certain désordre s'établisse, en particulier face aux défenses de type caractériel. Il faut que l'analyste puisse en partie échapper à l'emprise des exigences narcissiques, qu'il soit dépositaire pour le patient d'une part d'énigme suffisante pour que le transfert s'incarne. » ([38], p. 399). Et c'est justement, à partir de l'impensable en séance en tant que reviviscence d'un impensable énigmatique que nous pourrions qualifier d'originare, que nous avons choisi – au regard du cas de Sonia — de nous intéresser à la situation anthropologique fondamentale de Laplanche [9], [39] ainsi qu'aux destins des messages énigmatiques entre l'adulte et l'enfant dans les tous premiers temps de la vie. En effet, dans le cadre de sa théorie de la séduction généralisée, l'auteur reprend la conception freudienne en faveur de ce qu'il décrit comme une « altérité radicale ». Selon lui, c'est la relation adulte/enfant caractérisée par son asymétrie essentielle déjà décrite par Ferenczi [40] qui poserait les jalons d'une séduction de l'adulte vers l'enfant : séduction émanant des messages préconscient–conscients que l'adulte enverrait à l'enfant, et qui pour lui, resteraient « énigmes ». Ces messages seraient d'emblée compromis par l'inconscient infantile de l'adulte. L'auteur reprend alors ce qu'il considère comme « la grande découverte freudienne », à savoir une dissymétrie fondamentale : l'existence d'un inconscient adulte, quand l'enfant, lui, n'en disposerait pas, plaçant par là-même, le dialogue sur deux plans distincts. Le message préconscient–conscient émis par l'adulte et compromis par son inconscient sexuel infantile, deviendrait énigmatique « par un excès unilatéral introduisant un déséquilibre à l'intérieur même du message » pour l'enfant ([9], p. 121). Ce dernier entreprendrait une traduction « intrasémiotique » dite « par apport » ou « par ajout », car il

(l'enfant) ne créerait pas un idiolecte de traduction, mais se servirait des éléments proposés par l'adulte dans le cadre de la situation anthropologique fondamentale. C'est justement cette traduction, dans l'optique où elle aboutirait, qui permettrait de conduire au clivage topique (et non symptomatique) entre inconscient refoulé d'une part (inconscient sexuel) et inconscient enclavé (résidus des messages non traduits « en attente de traduction »), dit « inconscient amental » dans la perspective plus « pessimiste » de Dejours [11] puisque selon ce dernier les messages non traduits le resteraient. Dans cette perspective de Dejours [11] subtilement différente de celle de Laplanche, les destins de cette relation pulsionnelle asymétrique s'inscrivent dans le corps propre du sujet pour devenir les fondements de l'investissement de son corps par le sujet. En effet, c'est dans ce bain intersubjectif et pulsionnel, dans les tous premiers soins entre sujet et objet primaire que le corps du sujet serait investi libidinalement. Or, l'inconscient infantile de l'objet primaire laisserait planer une ombre sur cet investissement libidinal (en développement) du corps propre du sujet, dessinant les contours de potentielles zones « blanches » ou mortes échappant à la subversion libidinale du corps érogène, et devenant alors le siège de potentielles décompensations ultérieures. En effet, ce serait sur l'interface entre intérieur et extérieur, sur la zone que Dejours [11] nomme la zone de sensibilité de l'inconscient, que se nicherait le point de rencontre entre le corps propre et le corps de l'autre, moteur des éventuelles décompensations s'exprimant alors par des passages à l'acte violents.

Ainsi, dans le cas de Sonia, nous pouvons nous questionner sur les destins de la rugosité des échanges mère-bébé dans sa toute prime enfance : « J'imagine que ça a toujours été comme ça. Ma mère est mécanique. Elle n'est pas méchante, mais elle est mécanique » ; trouvant alors dans l'après-coup effractant des bruyants coïts parentaux, comme dans la froide indifférence maternelle émaillée de cris, les ingrédients d'un commerce à l'objet scellé par le clivage. Ces considérations ne sont pas sans raisonner avec les apports de Laplanche [9], quand il évoque les premiers temps de la situation anthropologique fondamentale sur le modèle des deux temps du traumatisme. Selon l'auteur, dans la relation asymétrique entre l'adulte et l'enfant, deux temps seraient à distinguer. Dans le premier temps, le message serait simplement inscrit ou implanté sans être compris. Ce n'est que secondairement qu'il serait comme « revivifié », comme un « corps étranger interne qu'il faut à tout prix intégrer, maîtriser » ([9], p. 200).

Cette mention à la relation d'objet primaire, n'est pas sans évoquer le choix d'objet d'amour de Sonia, dans sa relation actuelle. Si elle ne mentionne que très peu les circonstances de sa rencontre avec Jérôme, les éléments qu'elle apporte s'avèrent néanmoins assez éloquents. Sonia évoque un homme foncièrement « tendre », « transparent », attentionné, aux antipodes de tout ce qu'elle a pu connaître dans sa relation à l'autre. « C'est sa fragilité, son côté attentif qui m'ont tout de suite attirée, car c'était nouveau, et je ne comprenais pas ». Dénominateur commun entre une mère impassible et un compagnon dont elle vante « la transparence », l'énigme apparaît au cœur du choix d'objet d'amour de Sonia. Ainsi, tout semble se passer comme si, dans sa relation à Jérôme – substitut d'objet primaire, mais investi entre courants tendre et sensuel [41] – Sonia revivait activement cette prime rencontre la confrontant alors à l'altérité radicalement énigmatique de l'autre, et précipitant par une violence agie les compulsions peuplant l'inconscient amental [11]. Ici, le terme « compulsion » rend compte des pulsions sans objet qui peuplent l'inconscient proscrit dessiné topiquement dans la relation asymétrique entre l'adulte et l'enfant. Or, il nous semble que dans le cas de Sonia, ces mouvements anobjectaux côtoient en parallèle des défenses sadiques quotidiennes, notamment actualisées dans le transfert, comme nous avons pu l'entrapercevoir antérieurement. Si l'œuvre sadique vise la souffrance d'autrui, en miroir direct des satisfactions masochistes secondaires comme dans le cas de Sonia, notre idée d'une déferlante violente inscrite dans la compulsion

telle que décrite par Dejours [11] apparaît inappropriée. Ainsi, pour tenter de rendre compte de ces deux mouvements pulsionnels, nous pourrions donc penser que l'empreinte sensible perceptuelle des mouvements violents de Sonia sur le corps de Jérôme, que Dejours [11] nommerait « passage à l'acte », à savoir sans objet ni adresse, poserait dans l'après-coup les conditions de la maltraitance sadique du sujet. En effet, en écho réactionnel direct à son vécu de passivité originaire, réactualisé par la déferlante amentiale, les stratégies défensives de Sonia en proie cette fois à son inconscient refoulé, inscriraient l'autre dans l'aliénation d'un lien sadomasochiste supplantant par le jeu perceptuel l'émergence de toute représentation.

En cela, aborder l'économie sadomasochiste de Sonia n'est pas sans évoquer les apports de Stoller [10] qui conçoit la perversion comme forme érotique de la haine. En effet, reprenant les termes de cet auteur, nous pouvons nous demander dans quelle mesure il s'agissait pour Sonia de « transformer le traumatisme infantile en triomphe adulte » ([10], p. 22).

Evidemment, cette solution économique trouverait dans les remparts de la culpabilité de notre patiente, les conditions mêmes de son échec. En effet, Sonia supporte de moins en moins ce qu'elle fait subir à Jérôme. « Je ne peux plus supporter qu'il souffre comme ça. C'est comme si j'avais besoin de voir les effets de ce que je fais, ou de ce qu'on m'a fait pour comprendre. Mais c'est insupportable. » Les tentatives de traductions en acte de la scène énigmatique prennent alors tout leur sens, laissant Sonia en proie aux traces (cette fois-ci) affectives de son comportement. Or, comme nous pouvions nous y attendre, la suspension du recours dramatique au percept ne durera pas, puisque c'est à cette période que Sonia adoptera des conduites de scarifications, incarnant ce qu'elle ne peut psychiquement plus supporter.

7. Pour conclure : de l'attaque du corps au refus du féminin vers une mélancolisation du genre

Pendant toute une période de sa prise en charge psychothérapeutique, Sonia se scarifie régulièrement les avant-bras qu'elle dissimule sous des pulls et autres vêtements à manches longues alors que la saison ne s'y prête pas. Par ce camouflage ostensible, elle donne à voir à l'autre les contours cachés et d'autant plus visibles de ce qu'elle nomme « son gros corps » : nouvel objet des violences à l'encontre de Jérôme qui -contrairement à Sonia et sa mère – « peut manger tout ce qu'il veut sans prendre un gramme c'est injuste ». Sonia ajoute alors que son corps la dégoûte car « il est déformé par la graisse », ce qui lui vaut moult conseils alimentaires de la part de sa mère dont elle dira cyniquement qu'ils ne « brillent pas par leur efficacité ». Le corps féminin s'inscrit dans le dégoût du corps propre, et du corps de l'autre, du premier autre, à savoir de sa mère. Il semblerait alors que l'agitation permanente de Sonia, comme la violence dont elle fait preuve contre Jérôme, puissent se lire comme une sorte de contre-investissement phallique des contours de son corps, dénié dans sa vacuité. Instrument sadomasochiste de violence contre son compagnon, le corps de Sonia en subit les conséquences scarifiées, sacrifié sur l'autel de sa culpabilité. Ces quelques réflexions ne sont pas sans évoquer nos représentations qui entourent la figure maternelle de Sonia. En effet, nous ne parvenons à nous représenter cet autre omniprésent, uniquement à la faveur d'un être géant, phallique, et écrasant, nous questionnant au passage sur l'éventuel déni de castration du sexe féminin, qui nous serait déposé en séance par les lois du transfert par retournement décrit antérieurement [20]. L'attaque du corps propre, en miroir des mouvements sadiques dirigés contre Jérôme « qui pleure comme une fille », et que Sonia imite en grimaçant en entretien, résonne bien évidemment avec les apports de Schaeffer [12] sur le refus du féminin. En effet, l'auteur décrit un couple d'organisateur de la psychosexualité formé par la bisexualité psychique et le refus du

féminin dans les deux sexes. Selon cet auteur, la psychosexualité se structure à partir de quatre couples organisateurs : actif-passif, phallique-châtré, masculin-féminin et bisexualité (psychique)-refus du féminin, et ce serait l'amant de la jouissance qui permettrait le dépassement de la négation de la différence des sexes en lien avec les deux modalités pré-génitales que sont l'envie du pénis et l'angoisse de passivation-pénétration. L'amant de la jouissance en tant qu'objet et en tant qu'identification permettrait l'accès à la génitalité et à la découverte du vagin comme zone génitale érogène (« être pénétrée » chez la femme et à « pénétrer » chez l'homme) dépassant ainsi le refus du féminin dans les deux sexes en créant le féminin. Or, justement, l'effraction traumatique de la scène primitive émaillée des après-coups précédemment évoqués, aurait peut-être gelé toute possibilité pour Sonia d'investir le féminin châtré par identification à l'imgo maternelle clivée (entre cri de jouissance et cri de terreur), faisant des contours de son corps un instrument de torture sadique (violentant le corps de Jérôme) et masochiste (par l'attaque du corps propre). À cet effet, nous pourrions d'ailleurs convoquer les apports de Freud [42] qui à l'aune de ses théorisations sur la sexualité infantile, revient sur l'origine de ce qu'il nomme la toute première impulsion sadique intervenue sous l'influence des souvenirs des rapports parentaux. Observateur passif d'une scène aussi excitante que troublante, l'enfant verrait naître ici un terrain fertile à l'expression sadique, sous la forme d'une impulsion.

Ainsi, pour conclure, si nous reprenons l'hypothèse de Stoller [10] citée en début de cet article à la lumière du cas de Sonia, il semblerait que la violence dans le couple à l'aune de l'actualisation de sa relation à nous dans le transfert, serait à lire en perspective de la violence de genre, dont les origines primitives se nicheraient dans la relation haineuse à l'objet privé de sa différence. Il nous semblerait alors que le passage à l'acte de Sonia vers Jérôme, jusque dans le transfert et sur un fond de confusion des genres, apparaîtrait lorsque la frustration dans la relation à l'autre viendrait rappeler le traumatisme infantile et le refus de la différence d'avec l'objet, suscitant un embrasement de cette haine primitive : qu'il s'agisse de la mère de Sonia, de Jérôme, ou de notre propre position dans le transfert, pris dans la violence de la relation, chaque objet, « donne à voir ce sur quoi porte le deuil impossible de la sexualité » ([3], p. 31), et ce jusque dans notre propre trouble dans le genre.

Références

- [1] M.E. Uriburu, L. Laufer, A. et Vanier Argument impasses, résistances, silences : violences envers les femmes *Clin Mediterr*, 88 (2) (2013), pp. 5-8
- [2] P. de Neuter Violences masculines et angoisses d'abandon *Clin Mediterr*, 88 (2) (2013), pp. 113-122
- [3] T. Ayouch, L. Salomão de la Plata Cury Tardivo Violences conjugales, violences théoriques. La psychanalyse à l'épreuve du genre *Clin Mediterr*, 88 (2) (2013), pp. 19-34
- [4] P. Arnault Quelques réflexions à propos des groupes de parole pour les hommes auteurs de violences conjugales *Empan*, 73 (1) (2009), pp. 90-97
- [5] C. Mathieu, C. Bélanger Déterminants conjugaux et personnels de la violence maritale féminine chez les couples où l'homme consulte pour violence conjugale *Perspect Psy*, 51 (3) (2012), pp. 286-300

- Marchand, J.-B., Pelladeau, E. (2018). Quand l'homme est battu par la femme : réflexions psychanalytiques sur l'inversion des pôles de violence de genre dans le couple. *Evol Psychiatr* 83(4), 613-625, <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2018.04.007>
- [6] J. Girard, I. Rinaldi Baud, H. Rey Hanson, et al. Les violences conjugales : pour une clinique du réel *Ther Fam*, 25 (4) (2004), pp. 473-483
- [7] M.J. Grihom Pourquoi le silence des femmes ? Violence sexuelle et lien de couple *Dialogue*, 208 (2) (2015), pp. 71-84
- [8] J. Butler Trouble dans le genre : féminisme et subversion de l'identité (1990) La découverte, Paris (2005)
- [9] J. Laplanche Le genre, le sexe, le sexual *Sexual*. La sexualité au sens freudien, PUF, Paris (2007), pp. 153-193
- [10] R.J. Stoller La perversion, forme érotique de la haine (1975) Payot, Paris (2006)
- [11] C. Dejours Le corps d'abord Payot, Paris (2001)
- [12] J. Schaeffer Le refus du féminin (1997) PUF, Paris (2013)
- [13] J.B. Marchand Différence des sexes ou distinction sexe/genre D. Cupa, H. Parat, G. Chaudoye (Eds.), *Le sexuel, ses différences et ses genres*, EDK, Paris (2011), pp. 39-55
- [14] J. Money, et al. Hermaphroditism: recommendations concerning assignment of sex, change of sex and psychologic management *Bull Johns Hopkins Hos*, 97 (4) (1955), pp. 284-300
- [15] R.J. Stoller Recherche sur l'identité sexuelle (1968) Gallimard, Paris (1978)
- [16] A. Oakley Sex, gender and society Temple Smith, London (1972)
- [17] J.W. Scott Genre : une catégorie utile d'analyse historique *Cah GRIF*, 37 (1) (1988), pp. 125-153
- [18] L. Laufer, W. Scott Joan De l'utilité du genre *Genre Sex Soc* (2012), p. 8
- [19] S. Freud Pulsions et destins des pulsions (1915) *Métopsychole*, Gallimard, Paris (1987), pp. 11-43
- [20] R. Roussillon Paradoxes et situations limites de la psychanalyse PUF, Paris (1991)
- [21] A. Green Narcissisme de vie, narcissisme de mort Éditions de minuit, Paris (1994)
- [22] S. Freud Extraits de l'histoire d'une névrose infantile (l'Homme aux loups) (1911) *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris (1970), pp. 325-420
- [23] M. Bertrand, M. Papageorgiou Argument : scène primitive *Rev Fr Psychanal*, 74 (4) (2010), pp. 965-968
- [24] J. Laplanche, J.B. et Pontalis Vocabulaire de la psychanalyse PUF, Paris (1967)
- [25] P.C. Racamier L'inceste et l'incestuel Dunod, Paris (1995)

Marchand, J.-B., Pelladeau, E. (2018). Quand l'homme est battu par la femme : réflexions psychanalytiques sur l'inversion des pôles de violence de genre dans le couple. *Evol Psychiatr* 83(4), 613-625, <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2018.04.007>

- [26] S. Freud *L'inconscient* (1915) *Métapsychologie*, PUF, Paris (1987), pp. 65-121
- [27] H. Oppenheim *Die traumatischen Neurosen* Hirschwald, Berlin (1884)
- [28] P. Pignol *Le travail psychique de victime : essai de victimologie [thèse de doctorat en psychologie]* Université de Rennes 2, Paris (2011)
- [29] T. Bokanowski *Traumatisme, traumatique, trauma* *Rev Fr Psychanal*, 66 (3) (2002), pp. 745-757
- [30] J.Y. Chagnon *À propos des aménagements narcissico-pervers chez certains auteurs d'agressions sexuelles. Étude de deux protocoles de Rorschach* *Psychol Clin Project*, 10 (1) (2004), pp. 147-186
- [31] C. Ciavaldini *Psychopathologie des agresseurs sexuels* Masson, Paris (1990)
- [32] C. Fiatte *Pulsion d'agression : de la mise en acte à la représentation Imaginaire Inconscient*, 16 (2) (2005), pp. 77-87
- [33] S. Freud *Trois essais sur la théorie sur la sexualité* Gallimard, Paris (1905)
- [34] S. Freud *Le problème économique du masochisme* (1924) *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris (1973), pp. 287-297
- [35] A. Green *Pourquoi les pulsions de destruction ou de mort ?* Panama, Paris (2007)
- [36] G. Diatkine *Homosexualité féminine, homosexualité primaire* *Rev Fr Psychanal*, 79 (2005), pp. 677-689
- [37] P. Aulagnier *La violence de l'interprétation* Dunod, Paris (1975)
- [38] M. Joubert *Ambigüité de l'interprétation : inhibition, vice ou vertu ?* *Rev Fr Psychanal*, 73 (2009), pp. 387-402
- [39] J. Laplanche *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* PUF, Paris (1987)
- [40] S. Ferenczi *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant : le langage de la tendresse et de la passion* (1932) Payot, Paris (2004)
- [41] S. Freud *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse* (1918) *La vie sexuelle*, PUF, Paris (2002)
- [42] S. Freud *Les théories sexuelles infantiles* (1908) *La vie sexuelle*, PUF, Paris (2002), pp. 14-27